

Contribution de Pascal ENARD pour les 2^o rencontres
« Actualités de Marx et Nouvelles Pensées critiques »
à « Sciences Po Bordeaux »
(Institut d'Etudes Politiques de l'Université de Bordeaux)
11 Allée Ausone, Domaine Universitaire 33 607 Pessac Cedex
salle Alexis de Tocqueville

LA FATIGUE ET LA TRANSGRESSION

Le capitalisme tend à convertir la dépense en accumulation
Dépense de force productive, dépense de force jouissive
Sur la quête servile de quelque fin utile
L' "anarchisme" anti-autoritaire et la transgression
Vivre à hauteur de risques
Dépenses par défaut, économies excessives
Misère cynique de l'aide angélique à la misère
Un découragement général

Le capitalisme tend à convertir la dépense en accumulation

Il convient lors de rescruter Bataille sur les "dépenses individuelles" :

« En système capitaliste, chaque dépense improductive augmente la somme des forces produites » (...) « Précisément, le capitalisme substitue au gaspillage fier, affirmatif de lui-même, une sorte de faiblesse furtive –conçédée en tant qu'elle contribue au développement des forces productives. Dans ces conditions, ce qui demeure intangible est le mouvement de départ du système. Le capitalisme étant la consécration de la richesse à l'extension des forces productives de la richesse, il n'est pas d'arrêt imaginable. Les dépenses individuelles sont intégrées dans la mécanique –qui n'a pas d'issue. L'essentiel des richesses réservé au départ continue de l'être quelles que soient les dépenses improductives maintenues, même développées. Aucune prospérité n'y change rien. A jamais le système engendre un sentiment de misère –les habitudes morales et le comportement de la misère.

La dépense ne pouvant désormais qu'accroître l'épargne (et par l'épargne, la production), il arrive à la fin que l'on produise trop. Le moment vient d'une production pléthorique où l'on n'écoule plus ce qu'on produit. »
(Oeuvres Complètes, tome VII, page 230)

La valeur jouissance sociale entre en contradiction (sous sa forme, son cas de figure de plus en plus antagonique) avec l'accumulation, soit-elle à visée socialiste. Toute accumulation donne rapidement prérogative au travail mort sur le travail vivant, mais justement la jouissance autorisée (aux servants encore hiérarchisés) de l'accumulation de travail éteint, algorithmé, est une

jouissance prévue, stoppée, dévitalisée .

Bataille a le plus nettement démontré que le puritanisme bourgeois n'accumule du «patrimoine» qu'à ne pas dépenser les fruits du travail. Or la fonction de dépense est plus fondamentale pour la vie matérielle que la fonction d'économie. Car si une part de puritanisme sera toujours nécessaire à la durabilité sociale, toujours la société qui ne saura pas consumer ses ressources vitales, s'engorgera, s'abâtardira et régressera.

Outre le prestige spectaculaire qu'il en tire à court terme, l'élus local préfère immobiliser les ressources populaires dont il a la charge dans des biens fonciers plutôt qu'en des services sociaux ou des communications esthétiques et civiques. Comment peut-il affiner la collecte des détritiques lorsqu'il n'a pas fini de financer le centre d'incinération ou de retraitement des mêmes déchets, comment peut-il affiner la sensibilité publique en finançant (décevant) des animations culturelles variées lorsqu'il doit régler les annuités pour la médiathèque, etc. Il a prolongé des entreprises du bâtiment cotées, mais pléistocéniques, en faisant crever tout le tissu artisanal dans cette subvention aux géants devenus fragiles. Aider les formes enflées lorsqu'elles atteignent leur seuil d'incompétence ou d'ingérabilité contre l'arrivée, certes désordonnée, de jeunes entreprises, sous les chantages politiques aux licenciements ne fut-il pas fautif ?

D'autant que ces géants se sont trop fréquemment automatisés au mépris des hommes qui avaient fait leur prospérité. Elles devaient dégager des superprofits à seule fin de demeurer concurrentielles sur le plan mondial. Or cela n'a manifestement pas suffi.

Dépense de force productive, dépense de force jouissive

Avec son «insuffisance du principe de l'utilité classique», Bataille semble séduit par les trouvailles ethnologiques circonstancielles, embrayant sur une théorie du potlatch qui, face au procès économique, n'est pas très pertinent. C'est bien par la restriction au marché spéculatif que le besoin populaire n'est pas satisfait : nulle question d'utilité.

Bataille confond souvent la perte agressive (vouloir la perte de l'autre) et la perte passive (accepter le recul).

Il confond gaspillage et dépense, la dépense de force productive et la dépense de force jouissive.

C'est par l'acquisition de biens saisissables que la jouissance peut rejeter leur finitude. La dilapidation sans accumulation n'est pas crédible.

Fasciné par «l'homme total» nietzschéen, Bataille a pu ramener l'audace du péché sadien contre l'horreur bourgeoise occidentale du négatif –dont les séquelles conduisent encore la gauche parlementaire à faire une politique d'écrasement du corps de risque, du corps de motilité et d'aventure

pulsionnelle. Le retour du «couple légitime» disproportionné, la caution catholique aux unions à enfants dégradés sont parmi les prix à payer de cette soumission persistante.

Néanmoins Bataille ignore la sublimation prolétarienne, complexe et nuancée. L'exercice de la cruauté, de l'ivresse, de la chute vertigineuse peut être retardée, aménagée sans être pour autant réduite en intensité. Bataille est encore un matérialiste différentialiste et non proportionnaliste et «dia»lectique, sensible comme il est à la force spontanée, il prive son lecteur d'un savoir de la force étagée, qui passe par les cas de figure d'un emploi efficace et situé .

«Sujet en procès» au sens de Julia Kristeva (1972, 1973, revues *Tel Quel* n°52 et n°53), devenant figurant polyhumaniste, il ne peut être total à l'instant si cet instant n'est pas du procès historique. D'où cet homme total doit être matérialiste historique et dialectique.

(...)« *L'activité subordonnant chacun de nos instants à quelque résultat précis efface le caractère total de l'être. Qui agit substitue à cette raison d'être qu'il est lui-même comme totalité telle fin particulière, dans les cas les moins spéciaux, la grandeur d'un état, le triomphe d'un parti.*» (G.B. O.C. VI p17-18)

C'est ce qui oppose l'action psychologique d'un personnage qui a un caractère, croit nouer des intrigues, etc., à une pratique historique à éclairages spécifiques, circonstanciels... en situation matérielle.

Bataille confond l'usage et l'échange dans sa notion d'utile, l'utilité de l'accumulation et l'utilité de la thésaurisation, de la spéculation.

La spéculation est inutile en un sens certain, c'est-à-dire dans le cruel sens du reclassement prolétarien. Mais Bataille fétichistement attaque même l'utilité de l'accumulation, la valeur d'usage du besoin, contenue dans le produit. Il anticipe la cruauté en pure perte.

Sur la quête servile de quelque fin utile

(...)« *Je l'ai dit, l'exercice de la liberté se situe du côté du mal, tandis que la lutte pour la liberté est la conquête d'un bien . Si la vie est entière en moi, en tant qu'elle est telle, je ne puis sans la morceler, la mettre au service d'un bien, qu'il soit celui d'un autre ou de Dieu ou mon bien. Je ne puis acquérir mais seulement donner, et donner sans compter, sans que jamais un don ait pour objet l'intérêt d'un autre. (Je tiens à cet égard le bien d'un autre comme un leurre car si je veux le bien d'un autre, c'est pour trouver le mien, à moins que je ne l'identifie au mien. La totalité est en moi cette exubérance : elle n'est qu'une aspiration vide, un désir malheureux de se consumer sans autre raison que le désir même – qu'elle est tout entière – de brûler.*

C'est en cela qu'elle est l'envie de rire que j'ai dit, ce prurit de plaisir, de sainteté, de mort ... elle n'a plus de tâche à remplir.)» (G.B. O.C.VI p18)

Ne peut-il y avoir un toujours-plus dans l'exercice de la liberté au sens sadien, une exponentielle ruinant toute possibilité d'«homme total» marxiste.

Je ne puis empêcher l'autre de trouver son bien où je donne et de me limiter le jeu .

Ce don extrême n'est-il pas programmé dans le christianisme, et capable d'ôter leurs défenses légitimes aux masses. Sans acquérir à outrance, il faut le nécessaire.

C'est en ce que le bien de l'autre est contradictoire avec le mien qu'il y a lieu de questionner la communauté des biens.

Quand un ménage par exemple la réduit aux acquêts, les biens familiaux contreviennent au partage, le poids des objets est d'autant plus rétroactif sur la légèreté pulsionnelle des sujets du couple en ménage. Ils ménagent la chèvre et le chou. Ils durent ensemble. Ils ne pratiquent pas leur communauté, ils n'exercent pas cruellement toute leur liberté. Sans compter leur appartenance au corps social qui détermine leur entièreté en des proportions peu banales.

Si le christianisme a défini la coexistence de la bonté et de la cruauté dans les hommes comme conditions d'épreuves pour s'assurer un salut «au delà», à la mesure des efforts pour «rester droits», le libéralisme monohumaniste va donner à l'individu entreprenant les voies d'une réussite terrestre. Sceptique «à la Montaigne» au départ, certain de ses droits pourvu qu'il nourrisse plus de vivants que son rival (puritanisme face à l'indien peau rouge) la coexistence aléatoire des chances et malchances des expansions et des compressions du sort (du tirage du bon numéro) vont garantir une liberté «universelle» à l'humanité entreprenante propriétaire et commerçante. C'est cet aléatoire sur lequel Marx va faire décisivement la lumière. La chance n'est pas aveugle, elle est le fait d'un effort de reclassement, d'une lutte de classes depuis les origines de l'humanité.

Quelle niaiserie que de rabattre l'utilité restreinte, intéressée, de l'accaparement et de la spéculation sur l'utilité générante aux besoins de masses. La collectivité vivante, l'intérêt social ne seront la transcendance sacrée de l'activité particulière qu'atteignant la nécessaire gratuité des atomes et étoiles.

«[Nietzsche] (...) ne perdit jamais le fil d'Ariane qui est de n'avoir aucun but et de ne pas servir de cause : la cause, il le savait, coupait les ailes . Mais l'absence de cause, d'un autre côté, rejette dans la solitude : c'est la maladie du désert, un cri se perdant dans un grand silence...» (G.B. O.C.VI p23)

Bataille a protesté contre l'imbécilité monothéiste religieuse qui cherche à se retirer du cours du monde de l'activité constante des masses. Julia Kristeva et le groupe «Tel Quel» ont théorisé cela comme la mise du sujet en procès. (Cela, c'est le retour du protestantisme du monde anglo-saxon vers nous et que nous devons négocier en même temps que le retour du marxisme venant de Chine.) Ce sujet se débarrassant du catholicisme de l'espoir en un au-delà meilleur cherchant à vivre intensément tous ses instants va devoir inventer des formes de coexistence et de tolérance avec ses semblables, capables d'inscrire leur contradiction avec des actes de barbarie gratuite, de hooliganisme désintégré .

«J'imagine nécessaire en ce sens d'inverser l'idée d'éternel retour. Ce n'est pas la promesse de répétitions infinies qui déchire mais ceci : que les instants saisis dans l'immanence du retour apparaissent soudainement comme des fins. Qu'on n'oublie pas que les instants sont par tous les systèmes envisagés et assignés comme des moyens : toute morale dit : "que chaque instant de votre vie soit motivé". Le retour immotive l'instant, libère la vie de la fin et par là d'abord il la ruine.(...) il faut enfin choisir, d'un côté un désert et de l'autre une mutilation.(...) Suspendus dans un vide, les moments extrêmes sont suivis de dépressions qu'aucun espoir n'atténue. Si j'arrive toutefois à une conscience claire de ce qui est vécu de cette façon, je puis ne plus chercher d'issue où il n'en est pas.» (...) (G.B. O.C.VI p23)

Bataille extraie le matérialisme du mécanisme du XVIIIème siècle, mais la volonté de chance ne permet pas encore d'imposer la démocratie prolétarienne communiste aux figures du sort.

Il n'est donc pas à l'abri d'une utilisation opportuniste ou criminelle de sa pensée, comme Nietzsche "laissa" utiliser sa «volonté de puissance» par les nazis.

Les conditions scientifiques d'un partage dans l'accès aux chances ne sont après Bataille toujours pas dégagées. Or c'est la base de la régénération de toutes les activités sociales. Un partage socialement équitable suppose de découvrir les aspects de renforcement réitération de l'individualisme abusif.

L' "anarchisme" anti-autoritaire et la transgression

On ne communique que dans la séparation pour Bataille. Pour les matérialistes «dia»lectiques il faut l'extrême, la rupture, mais pour enclencher les autres cas de figures historiques. D'autres figures de style de vie que l'effraction, l'effusion, l'angoisse, etc, (les figures polaires, mécaniquement oppositionnelles) sont modulables dans le procès relationnel.

C'est à ne pas préparer savamment le geste entier, souverain, que

l'«anarchiste» névrotique est vite pris et embastillé. Il ne se donne pas les moyens de répandre la souveraineté, d'y faire accéder d'autres, de les compléter en leurs propres démesures.

«[...] toujours emprunter, c'est être créateur de lien social et de valeur, car le don ouvre le circuit de l'échange et le sacrifice constitue le fondement de cette opération de perte...» (Marie-Christine Lala «L'impossible et la part maudite», Cahier du Collège de Philosophie n°7).

Le sacrifice masochiste chrétien, consenti sur le pouvoir d'achat des prolétaires nourrit les cumuls petits-bourgeois. Bataille ne précise pas en son texte qu'il s'agit d'un sacrifice en direction des opprimés. A ne pas accepter l'utilité au camp des exploités, il reste nietzschéen, en ce qu'il offre à l'opportunisme une lecture minable. Entre la culpabilité d'emprunter, d'ouvrir le circuit de l'échange et la placidité d'occuper le territoire du palestinien sans remords, Bataille a-t-il véritablement tracé la contradiction. Non, Bataille est un des ultimes avatars du Matérialisme différentialiste, qui a succédé au Matérialisme mécaniste du XVIIIème siècle, et qui ne restitue jamais le «sens pratique», le sens des proportions.

Où le subjectivisme nietzschéen aboutit à l'impasse petite-bourgeoise nihiliste, le Marxisme post stalinien a, lui, osé approfondir : le «ressentiment» est l'expression idéologique révisée de l'indignation de la classe basse, montante, recélant la puissance à venir, face aux manœuvres minables, spéculatives, et différant sa dégénérescence, de la classe haute, essoufflée. Le ressentiment révisionniste, alternativement flagorneur et revendicatif n'est pas affect prolétarien.

L' "anarchiste" anti-autoritaire attend névrotiquement que l'autre expie pour sa chance antérieure, son insolence passée, à l'époque où les atouts brûlaient ses mains, qu'il «crache au bassinet» (Lexis : «qu'il donne de l'argent de mauvais gré»).

Il a une conception symétrique, mécanique de l'équitabilité, de la proportionnalité des chances. Or souvent une vie humaine ne suffit pas pour constater le retour de balancier dans une lignée. L' "anarchiste" n'affronte pas l'horreur dissymétrique, la malchance à vie –malgré le combat opiniâtre pour se réhabiliter.

L' "anarchiste" anti-autoritaire ne supporte pas l'injustice de façon névrotique, pas matérialiste. Il s'insurge avant d'être touché, n'ayant pas ou déniait sa blessure incorporée, lancinante, il ne se bat donc jamais véritablement, tenacement. Il n'a que des récriminations circonstanciées contre le capitalisme, pas assez de souffrances, ni de stratégie révolutionnaires organisées.

«C'est dans la mesure où [Genet] s'abandonne sans limite au mal que la communication lui échappe. (...) c'est en un mot qu'il fait à son solitaire

profit le mal auquel il eut recours afin d'exister souverainement. Le mal que la souveraineté exige est nécessairement limité. La souveraineté elle-même le limite. Elle s'oppose à ce qui l'asservit dans la mesure où elle est communication elle s'y oppose avec ce mouvement souverain qui exprime un caractère sacré de la morale. (...)

Jamais il ne se livra sans réticences aux déraisonnables mouvements qui accordent les êtres en vertu d'un grand désordre, mais les accordent à cette condition, que ne veille pas en eux un regard louche, rivé à la différence de soi-même et des autres.» (...) G.B. O.C.IX p 314

La méfiance ne naît chez l'autre qu'à ce que je n'ose braver une limite de socialisation que j'ai déjà rencontrée et pour laquelle je n'ai pas insisté, n'ai voulu me faire mal

Bien sûr l'échec pourrait survenir d'une bravade niaise, mais il n'était qu'incertain au lieu que la méfiance, elle, est inéluctable. Je m'accorde trop de tranquillités.

L'incommunication séductive ouvre au reproche à l'être convoité de n'être audacieux qu'à des moments où l'on est soi-même excessivement rigoriste.

Et puis, à des moments d'excès où l'on devient soi-même enclin au mal, à la tromperie, à la jouissance licencieuse, alors la proie se dérobe, se ferme en un moment de dignité que l'on va devoir assaillir sans succès.

« (...) ceux des éléments mouvementés dont la volonté est impérative et créatrice ne peuvent pas reconnaître de limite à leur mouvement ; ils se brisent donc les uns les autres, jusqu'au moment où s'établit la prédominance de l'un d'entre eux, qui s'est alors approprié chacune des forces qu'il a privées d'autonomie. L'action est impérative : elle unifie nécessairement si elle vient à bout de ses obstacles. La pluralité ne se trouve que dans les étendues passives de la nature ou de la misère, lorsque les réactions sont purement négatives et destructrices : les négateurs que possèdent la nausée ou la rage, qui ne veulent pas ou ne peuvent pas entrer dans un mouvement qui s'ordonne, à plus forte raison des objets inertes et inassimilables tels que les détritrus qui pourrissent ; ne peuvent coexister que dans un chaos dans lequel les destructions n'engendrent jamais que des destructions nouvelles. » (G.B. O.C.II p 230)

C'est pourquoi le matérialisme sensible propose de ramener les actes d'effraction, de maraude, ces séditions ou ces prises de maquis transgressives, dans le procès de reclassement génératif. Ce sont les prolétaires qui pourront pratiquer «la morale du sommet» nietzschéenne lorsqu'ils seront parvenus, chacun en son temps, à vaincre les normes et obstructions des dominants exsangues imposant leur «morale du déclin».

L'ascète du désert n'est qu'une belle image s'il ne se transmet pas en un disciple bon ayant l'audace et la cruauté de régner. L'adversité qui cloue dans

l'inaction le pluraliste éthique c'est l'uniformité de dégénérescence où le mort peut saisir le plus vif. Le courageux est isolé sous les coups lâches et bas des veules que leur paresse unit.

Si Nietzsche a bien senti que les formes du Droit constitué répriment les forces sociales, il aura fallu attendre l'immense Mao tsé toung pour énoncer la contradiction entre les forces et formes anciennes avec les forces et formes nouvelles. Aussi les forces de régénération prennent-elles des formes irrecevables pour tenter de venir à bout des droits périmés. Par la force de la régression les gérontocraties et les bureaucraties installent des Hitler, Mussolini, Franco ou Tchang kaï chek. Les formes que prennent les forces jeunes sont certes irrecevables, puisqu'elles passent par des effigies comme Staline, Lin piao ou Pol pot... Ces forces jeunes seraient certes capables de démocratie par phases, mais comment éviter les formes effractives, insupportables, d'étagement expansif de leurs forces. De formes douces et tolérantes seulement, les forces jeunes pourraient-elles s'imposer aux formes séniles indurées, insensibles, des forces dépassées. Les formes douces d'un Jean-Baptiste ou d'un Jésus sont donc préfiguratrices dans la phase révolutionnaire dure de cette possible démocratie des forces jeunes. Elles permettent au grand nombre de garder espoir et pureté au moment du devoir de cruauté.

Le décompte de la fortune des quelques très riches répartie sur les millions de pauvres ne donne que quelques francs à chacun. Par contre spolier le nanti comme le fit le bourgeois en 1789 au nom de la liberté, de la propriété, de l'égalité et autres grandes valeurs qui avaient pour but de remplacer le fief par le capital, ne résolvait rien de ce qui fait l'accumulation des ressources (biens et services) entre quelques mains et le dénuement pour la majorité : le socialisme justement ne peut se comparer avec ces deux modes d'accumulation, il faut au contraire remonter au concept d'esclavagisme qui décrit plutôt le rapport des hommes entre eux, que ce rapport des hommes mesurés à leurs possessions.

La propriété foncière du maître d'esclaves, en ce sens, est plus proche de la communauté des biens –proportionnellement– que celle du seigneur de fief ou du bourgeois du capital. Cependant le dominé dans le rapport féodal, puis le dominé dans le rapport de capital, ont acquis un brin d'autonomie supérieure à l'esclave ; le fossé tend à se combler, si la contradiction nanti : : démunie demeure. A l'échelle planétaire même, elle semble moins vertigineuse que fut l'oppression entre peuples à la fin du mode de production antique : avec l'empire romain, l'accumulation de puissance par les maîtres d'esclaves égyptiens, grecs, etc., réduisit à merci des peuples qui ne se dotaient pas aussi vite des nouvelles techniques que l'audacieux commerce et les guerres de conquête fournissaient.

Vivre à hauteur de risques

Bataille dans «La part maudite» a démontré l'indispensabilité pour l'homme de pratiques de consommation au delà de l'utile ; j'ai cependant précisé des bornes où la dépense devient faillite des forces jeunes, où la dilapidation sacrificielle devient gaspillage surproductif. C'est que les transgressions sont situées comme les éruptions sont limitées quel que soit le degré d'activité du volcan. Lacan nous dit qu'à les figurer dénotativement ou expressivement on en renforce la vieille Loi. Aux «lignes de fuite» deleuzo-guattariennes on définit des normes. Pourtant il n'est possible de leur tourner le dos. Il faut bien que la vie nouvelle compose avec l'édifice humain installé. N'est-ce pas douter de la force dissolvante de la matière que redouter que l'homme l'affadisse. Est-il jamais de taille à colmater l'horrible, l'irréparable renouvellement des formes de vie.

Le dominant économique est le plus souvent politiquement dépassé : c'est parce qu'il n'incarne plus l'ensemble des rapports sociaux que le maintien du dominant économique à la gestion des affaires publiques (soient-elles d'un fonds privé ou d'une collectivité publique) occasionne pour les couches sociales vivant les effets de cette gestion une oppression politique à la mesure du degré d'incompétence sociologique et éthique des dominants économiques.

Etant socialement déclinants, les dominants économiques, pour conserver leur domination sur les autres classes sociales, usent de coercitions, délations, répressions, etc., d'autant ils sentent chez ceux qui veulent les déposer qu'aucune inscription supportable dans leur projet de société ne leur est ménagée. La "barbarie" des déclinants s'origine donc de l'insensibilité des ascendants .

Le pouvoir ne consiste pas tout dans le fait de gagner sa vie, il réside également dans la façon qu'on obtient de la dépenser.

La dépenser sans la perdre.

C'est en ce qu'il n'a à perdre que ses chaînes que le prolétaire n'admet pas de déléguer son pouvoir. Car son pouvoir de prolétaire ne consiste pas tant à gagner des biens qu'à perdre la sécurité à réfreiner la vie.

Le prolétaire n'est pas un hors-la-loi, un desesperado, intempérant, qui n'a «rien à perdre».

Si le bourgeois a «gros à perdre» (du bien foncier, des avantages sociaux...) le prolétaire, lui, n'a à perdre que ses chaînes, les «chaînes de l'esclavage». A l'instant qu'il les surmonte il est en communisme.

Mais quelles sont-elles ses chaînes ?

Ce sont celles qu'avait repérées Etienne de La Boétie pour la vassalité et qu'a précisées Georges Bataille pour l'aliénation prolétaire : les chaînes de la soumission masochiste, de la servilité vis à vis de ce qui restreint sa jouissance .

Le prolétaire ne veut pas le pouvoir dû à la possession de biens, il veut se dé-chainer surmonter sa servilité, autant dans les pratiques où il gagne sa vie que dans celles où il la dépense.

Jusqu'alors tous les efforts, les savoirs-faire et l'ingéniosité des prolétaires n'ont servi au mieux qu'à affiner leurs chaînes, mais à les affiner ils s'approchent qu'elles rompent .

Se surmonter lorsqu'on n'a à perdre que ses chaînes, c'est jouir du pouvoir d'être «étranger à soi-même» (Kristeva 1988) sans s'effondrer.

Si le bourgeois considère son proche, c'est comme un concurrent pour l'obtention de sa jouissance. Partager son pouvoir c'est pour lui s'aliéner.

Rivé au fétichisme d'objet, le bourgeois se contente d'une vie incomplète. La jouissance bourgeoise est une suite d'exceptionnelles supplantations de concurrents . En quoi elle est inquiète, insatisfaite, obséquieuse, coupable.

Pas un instant le bourgeois n'imagine que derrière sa suffisance propriétaire des dépenses vivantes le pourraient faire jouir davantage sans devoir autant contrôler les autres.

Le prolétaire n'ayant que ses chaînes à perdre, ne dilapide pas sa tension interne en des surveillances ou des restrictions platement jalouses.

A-t-il bien peur de perdre la santé, a-t-il peur de perdre la vie, s'il n'a peur de perdre des biens ?

S'il n'a à perdre que ses chaînes, le prolétaire n'a à gagner que son dé-chainement, mais cette «déconnexion» cruelle lui apporte la vie, la santé.

Que ce soit en insurrections civiles, en audaces techniques et scientifiques, son déchainement cruel profite à tous, et s'il écourte des vies bourgeoises, n'est-ce pas en ce qu'il multiplie les possibilités de jeu à de petits joueurs bien trop vite excédés ?

Quoique n'en jouissant pas, la bourgeoisie ne veut pas perdre les biens par la possession desquels elle prive le prolétaire de sa satisfaction à vivre.

Elle s'épuise à entretenir des possessions dont personne ne jouit donc, à commencer par elle-même. C'est d'autant plus risible que la classe dominante ne rit guère.

Le crédit à la consommation des objets de satisfaction accule le prolétaire à s'user dans l'anticipation d'un revenu.

Nous savons depuis que Marx a élucidé le vol du surtravail que ce revenu à venir sera inférieur à ce que le travail fourni mériterait. Mais il faut ajouter plus gravement que le pouvoir d'acquérir sera largement en dessous de ce que le besoin du prolétaire nécessiterait.

La bête lutte pour l'obtention de rabais sur prix d'achat —qui a conduit à la distribution en «grandes surfaces»— est contrecarrée par la sous-jouissance programmée dans la structure même des objets de satisfaction.

Certes il n'y a pas de souffrance du manque pour le marxiste, car il en fait l'argument permanent de sa révolte, mais à aucun moment cet abandon de la satisfaction substantielle ne lui fait oublier l'aspect quantitatif de sa lutte.

Ce n'est pas en ce que le bourgeois se contente —proportionnellement— de

moins qu'il est haïssable par le prolétaire, mais au contraire en ce qu'il se dote d'objets de satisfaction des besoins pulsionnels à une hauteur exorbitante. Le dinosaure ravageait une prairie ou un bosquet pour mal nourrir ce corps d'encombrement des espèces animales. Le bourgeois est une classe d'hominidés qui prétend détenir trop d'objets de satisfaction des besoins de son espèce.

Le prolétaire ne convoite pas la richesse du bourgeois, il nécessite les objets de satisfaction de ses besoins.

C'est à prévoir la force légitime que le prolétaire tirerait d'une meilleure satisfaction de ses besoins que le bourgeois usurpe le pouvoir vital en privant systématiquement son ennemi de classes, ce à grands frais pour toute la collectivité.

Le bourgeois mime la jouissance prolétarienne dont il n'est pas capable, c'est aussi en cela que consiste l'exploitation capitaliste.

Dépenses par défaut, économies excessives

Si la répartition molaire de l'accumulation provoque l'engorgement des énergies excédentaires à la reproduction simple du capitalisme, c'est en dernier ressort effet des rapports sociaux bourgeois et petits-bourgeois de production et de distribution des ressources. Il semble donc nécessaire de livrer volontairement (mais «dia»lectiquement) la guerre aux accumulations mal réparties pour éviter les guerres civiles et guerres internationales de désengorgement mécaniste et aveugle.

Si l'énergie excédante ne doit donc être suraccumulée de façon sectorielle et sur des rythmes accélérés, elle peut être utilisée paradoxalement à éroder et à détruire les accumulations mal réparties.

Il n'est pas lieu pourtant de verser dans le gaspillage : les parasites du prélèvement obligatoire des ressources collectives que sont les fonctionnaires «partisans du moindre effort» représentent-ils une telle désaccumulation salutaire ? Non, car il n'y a pas alors consommation jouissive mais petits plaisirs pervers et inquiets.

La réaffectation des châteaux féodaux ou des friches industrielles capitalistes à de nouvelles activités (tourisme, détente, sport, création artistique, etc.), démontre qu'il n'est pas forcément besoin de raser les concrétions des anciennes accumulations. La rentabilité des restaurations n'en doit pas moins demeurer le souci constant des gestionnaires de la répartition active. Archiver la fouille archéologique sur films et clichés n'empêche pas l'autoroute ou la voie ferrée de continuer son tracé utile, au mépris des nobles restes et tessons de nos aïeux de l'antiquité gallo-romaine. Il est de même des bâtisses trop lourdes à restaurer pour le redéploiement vital des milliards d'individus actuels. C'est dans la cruauté de dilapider ces concrétions austères que nous évacuons nos guerres d'indécision et de

fermeture en passé, ces formes de l'engorgement diachronique.

La molarisation bourgeoise de l'accumulation érenergétique occasionne les engorgements meurtriers. La voie prolétarienne libératoire de l'engorgement pathogène et facteur de guerres sociales est dans la molécularisation des techniques d'accumulation et dépense.

La croissance du nombre de vivants humains n'est pas la cause de l'effet de serre : le réchauffement de l'atmosphère terrestre n'est dû qu'à des accumulations, oxyde de carbone et chlore, et des dépenses oxygène et ozone, molaires.

J'ai proposé déjà de définir ce qui dans le reclassement prolétarien face aux blocages bourgeois, pouvait être décrit comme la conservation en vie – contre les signes évidents d'usure, d'exténuation fonctionnelle – de vieilles énergies humaines.

C'est l'imposition de ce capital chromosomique ayant donné ses fruits à l'humanité qui désormais pèse de ses exigences révolues sur la volonté de s'ébattre des forces jeunes. Mais la régulation des vieilles et jeunes pousses ne se fait pas sans intervention concertée des sylviculteurs, sans quoi le défaut de décision déconcertée des maintiens en vie acharnés fait revenir toute la floraison humaine aux lois de la brousse, où le sentiment de justice dans les durées en vie est sauvagement bafoué.

A l'indigence du particulier séparé, ou pauvrement clanique, il n'est donné de sortir de ses vues intéressées à survivre étriqué et nécessaire que dans le renforcement d'un projet éclatant, d'un conseil polyhumaniste s'efforçant de retrouver les accumulations dilapidations de la matière aimante et haineuse d'Empédocle.

Si Bataille ne cède pas à l'incitation à la dépense, psychologue ou sociologue étriquées, il n'en résout pas pour autant la véritable guerre de reclassement et les figures de style de résistance nécessitées pour abattre les verrous de classes oppressifs puritains.

Misère cynique de l'aide angélique à la misère

Sans doute Bataille était-il comme d'autres voué au bien, mais la plate satisfaction de bien agir ne l'envoûta pas, et ce fut au contraire l'intime déception de mal agir un instant qui le maintint éveillé, extatique, dans la distinction du dégoût de profaner ce que chacun servile suivait tête baissée.

Car pour lui justement mal agir n'était suivre sa pente, mais une stratégie réfléchie, l'élaboration d'une riposte à l'inculcation trop parfaite, à la géométrie cartésienne, de la glaciation du désir. Jamais pour lui la transgression ne fut une habitude.

Il savait vraisemblablement qu'il est, dans les périodes d'obstruction sociale, seulement efficace de ne faire le bien que s'il est révolutionnaire.

Il eut trouvé amer et risible que quelques prétentieux tirent un prestige de

«grands hommes» à apporter des soins caritatifs sans lendemain à ceux que l'égoïsme des nantis condamnait sciemment à périr pour alimenter leurs jouissances de leur perte des satisfactions les plus élémentaires.

Un découragement général

En un moment de la situation, la donne pour le stigmatisé le mène à la descente. Il lui faudrait rencontrer des audaces et les portes se ferment une à une. Les autres protagonistes du jeu se murent dans la facilité, la couardise de ne rien tenter qu'ils n'aient déjà pu, et tout recule. Tout s'enfonce et c'est le plus précarisé qui boit la tasse. Il tente donc des violences . Stigmatisé de tous, il n'a plus rien à perdre et ne veut pas mourir. Une mort lente, molletonnée lui a été ménagée par le groupe piteux de le voir le premier sur la pente qui mène à des issues tragiques.

Un prurit de peurs, de déséquilibre pulsionnel saccage ses derniers intérêts qu'il avait su, en se faisant très mal, maintenir en relatif équilibre.

Le recours à des excès faciles, à des débauches de sous-officiers ou d'élèves des grandes écoles lui fait alors horreur. L'ignominie qu'il requiert est alors trop triviale ou trop sage. L'abandon de la fille enceinte après viol, le dépeçage du mousse sodomisé par un demi équipage ivre mort, voilà l'excès mineur qu'il doit combattre pour fournir une issue de masse.

Mais le battage audiovisuel, le moindre feuilleton, viennent refermer tout reclassement exubérant et sacré .

La peur de perdre de maigres avantages obtenus par des comportements de masochisme fatals à terme verrouille la partie aux plus insensés, aspirant à vivre traditionnellement à hauteur de mort.

L'affrontement à une liberté de comportement plus grande met le chercheur en des risques où ce qu'il ménageait et se réservait peut venir à faire défaut brutalement. Cette mise en balance ruineuse est la raison même pour quoi le groupe le stigmatisa . Il hait le groupe le plus fortement parmi tous, et cette haine non narcissique est la seule contagion possible d'un état sociétal neuf.

Si le stigmatisé n'a su accumuler en foyer propre, il a démérité. Failli en réussite substantielle, ses propos sont moqués, son moindre geste porte la preuve de son ignominie secrète, de son indignité. Il n'est digne d'une aide, ni d'un prêt d'attention : on l'ignore. Il se croit souverain, c'est sa vaine fierté. S'il déchoit à gémir, bientôt on l'humilie . Il ne doit demander quoique son corps défaille : il porte les péchés du groupe en ses plaies infectées.

Celui qui veut améliorer la situation devant la féroce propension de ses semblables à parfaire leurs biens propres –souvent au détriment du bien public– se fatigue et s'épuise. Il ne ramasse plus le verre brisé laissé sur les accotements par des dîneurs avinés, yeux rougis des routes sans escales. Il voit des déchets plastiques en pleine herbe et ne fait plus l'effort de se pencher

pour les collecter dans un sac. En lui-même le ressort de purification des déjets égoïstes ne frémit plus. Il est las et attend son prochain. Qu'un autre «Don Quichotte» se lève donc, essuie maints quolibets à vouloir les lieux propres quand les cœurs sont obscurs.

La défense collective qui sacrifie tôt ou tard le faible – par où la cohésion s'enfuit – en fait l'infigurable.

N'ayant ré-assurement de représentations (syndicale, parlementaire, voire personnelles), il s'abstient donc de vivre. Stressé, comment pourrait-il bien communiquer, sentant qu'il n'a qu'à perdre en quelque rapport intersubjectif que ce soit. Son seul espoir balbutié : que les narcissismes des perdants deviennent mieux compatibles dans la détresse.